

**Zeitschrift:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Herausgeber:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Band:** 8 (1920)  
**Heft:** 36

**Artikel:** Les fonctions de l'idée de vérité  
**Autor:** La Harpe, Jean de  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-380024>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 31.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## LES FONCTIONS DE L'IDÉE DE VÉRITÉ

---

En philosophie, le problème de la vérité est bien le problème fondamental, celui dont la solution conditionne presque tous les autres, c'est la clef de voûte de l'édifice philosophique. Il serait très intéressant de suivre l'idée de vérité à travers toute l'histoire de la philosophie ; une étude de ce genre permettrait de mieux comprendre les termes dans lesquels et la manière dont le problème se pose à la pensée contemporaine ; à défaut de cette étude, contentons-nous de l'indication très générale que voici : dans les grands systèmes de l'antiquité et de la Renaissance jusqu'à Kant, les théories de la vérité sont étroitement dépendantes de vues métaphysiques ; la définition du vrai présuppose chez les penseurs une théorie de « l'être » ; ainsi pour l'idéalisme platonicien la vérité est le reflet du monde intelligible, pour les Stoïciens la vérité n'est qu'une abstraction tirée du monde sensible, car pour ceux-ci la sensation est la source première de toute connaissance. Sans aucun doute une théorie du vrai conduit à une doctrine métaphysique, mais aujourd'hui nous sommes en droit d'exiger que cette métaphysique soit le couronnement et non la condition de la première, c'est-à-dire que la définition du vrai repose sur la logique, la science ou l'expérience et non sur une doctrine préconçue de l'être.

Kant, dans sa *Critique de la raison pure*, n'a pas complètement échappé à la tentation de faire dépendre l'idée de vérité d'une doctrine métaphysique, mais il fournit à ceux qui veulent en faire abstraction le point de départ nécessaire. Pour Kant, en effet, la vérité est un concept *bipartite* ; d'une part elle enferme un élément purement *formel* et conceptuel, réductible à la logique : une idée est vraie dans la mesure où elle est conforme aux lois de l'esprit ; par là même, l'erreur devient intelligible puisqu'elle consiste tout simplement dans la non-conformité avec les lois de l'esprit. D'autre part, la vérité comporte un élément intuitif et *extra-logique* ; le donné sensible n'est plus un simple accessoire, mais un facteur déterminant ; à ce point de vue, l'erreur consiste dans une expérience mal faite. Tel est bien le sens de ce passage capital dont nous donnons copie : « Le critère simplement logique de la vérité, écrit Kant, à savoir l'accord d'une connaissance avec les lois universelles et formelles de l'entendement et de la raison, est donc bien la condition *sine qua non* et par conséquent négative de toute vérité ; mais la logique ne saurait aller plus loin, et aucune pierre de touche ne pourrait lui faire découvrir l'erreur qui n'atteint pas la forme, mais le contenu » (1).

En outre Kant opère une nouvelle distinction, il sépare le « fait » de la « valeur », que Platon confondait dans l'idée dernière du Bien ; Kant n'emploie pas, il est vrai, le mot de valeur, mais l'idée se trouve déjà sous sa plume ; en effet toute la *Critique de la raison pratique* est un effort pour définir la notion de valeur morale. La vérité du fait est liée au fonctionnement normal de l'entendement (*Verstand*) et celle de la valeur à l'activité régulière de la raison (*Vernunft*) ; il y a autrement dit deux fonctions de l'idée de raison, la fonction théorique et la fonction pratique ; la vérité, elle aussi par conséquent, revêtira deux acceptions différentes, l'une scientifique, l'autre éthico-religieuse.

(1) *Critique de la raison pure*, trad. Barni-Archambault, T. I, p. 100.

En un mot, Kant a distingué au sein du concept même de vérité une forme et un contenu d'une part et deux fonctions d'autre part ; chacune de ces grandes fonctions a sa forme particulière et sa matière propre.

Kant est ainsi l'un des premiers qui ait tenté une analyse approfondie du concept de vérité ; mais les progrès de la recherche scientifique et philosophique ont découvert des lacunes dans cette théorie savante. Tout d'abord Kant, héritier de la scolastique, croyait à l'infailibilité de la logique aristotélicienne ; les lois de cette logique lui semblaient aussi certaines et immuables que les vérités de l'analyse. Or les travaux des logiciens anglais des Mill, des Hamilton, des Boole, ainsi que les premiers résultats de la logistique ont prouvé que cette thèse n'est plus soutenable et que la logique n'est pas une science close et définitive. Ainsi les fondements même de la logique kantienne sont ébranlés et avec eux la croyance en une vérité logique absolue.

Ensuite Kant affirmait sans hésitation la parfaite correspondance entre l'espace sensible et l'espace géométrique ; il n'a jamais douté que l'espace euclidien à trois dimensions fût absolu. Or les géomètres modernes ont reconnu l'existence possible d'un espace non-euclidien, comportant plus ou moins de trois dimensions. Ces découvertes ont conduit plusieurs penseurs à la théorie de la relativité de l'espace, laquelle infirme les thèses de l'esthétique transcendentale.

Troisièmement Kant regardait comme absolus tous les postulats fondamentaux de la mécanique newtonienne ; aujourd'hui ces postulats sont battus en brèche de plusieurs côtés ; de profondes transformations sont en cours sans qu'il soit encore possible de se prononcer sur leur portée.

Enfin si Kant a marqué la distinction entre les jugements de fait et ceux de valeur, il n'a que très imparfaitement compris les conséquences de cette distinction fondamentale.

En un mot ce qui frappe dans la théorie kantienne de la vérité, c'est la survivance des absolus platoniciens dont elle n'a jamais su se défaire complètement ; pour être juste il



convient de remarquer que Kant ne le pouvait pas car la physique de Newton elle-même est encore pénétrée de ces absolus ; or le génie philosophique même le plus puissant ne peut dépasser les données de la science positive de son temps, il reste toujours plus ou moins tributaire de son époque.

\*  
\*      \*

*La vérité formelle.* — Nous conserverons du kantisme la distinction entre la forme et la matière de l'idée de vérité, ou plus simplement entre son contenant et son contenu. En effet au-dessus des vérités particulières nous concevons une vérité générale et abstraite ; logiquement parlant ce concept général est antérieur aux vérités concrètes. On y parvient de deux manières, soit directement soit indirectement : on peut par un effort de concentration vigoureux contempler l'idée elle-même ; c'est en général de cette manière que procèdent les philosophes. On peut aussi l'atteindre par l'analyse des vérités particulières en dépouillant celles-ci de leurs différences spécifiques et en les réduisant à leur genre commun ; les théoriciens de la science préfèrent en général ce moyen plus sûr quoique plus lent ; en effet, qu'il s'agisse de vérités mathématiques, de vérités de fait ou de vérités morales, l'idée de vérité présente certaines « propriétés générales » qu'ils s'efforcent de dégager.

Tout d'abord une idée ne saurait être déclarée vraie ou fausse, abstraction faite de toutes les autres ; la notion de vérité implique une comparaison entre deux idées au moins. Autrement dit il n'existe pas de vérité en dehors de la *relation* entre deux termes ; une idée rigoureusement unique n'est pas vraie ou fausse. Ainsi l'idée du rouge ou celle de force n'est pas vraie ou fausse en soi, elle « est » tout simplement. Si au contraire je compare l'idée du rouge à une impression de couleur que j'éprouve actuellement, je puis prononcer un jugement qui lui peut être vrai ou faux ; peu importe ici qu'il s'agisse d'une sensation, d'un souvenir, d'une abstraction,

le caractère de l'idée vraie reste le même ; l'exemple du rouge n'est qu'un exemple absolument quelconque. On pourrait aussi présenter la chose sous une autre forme plus rigoureuse parce que plus abstraite : la catégorie de relation suppose celle de position, car pour relier deux termes il faut bien que chacun d'eux existe séparément ; or la simple position d'un terme n'est ni vraie ni fausse, elle est ou n'est pas et rien de plus. Une conséquence importante de cette propriété, c'est qu'il n'y a de vérité que pour et dans le jugement. *Ainsi toute vérité est une vérité de relation.*

Qu'est-ce qui distinguera la relation vraie de la relation fausse, abstraitement, en dehors de toute considération particulière ? C'est que la première s'impose, qu'elle est *nécessaire*, tandis que l'autre est contingente ; si la fameuse implication des logisticiens est vraie :

Si *a* implique *b*  
           si *b*       »       *c*  
 alors *a* implique *c*

c'est qu'elle s'impose avec une inéluctable nécessité, c'est qu'elle n'est pas une simple « convention » mais un rapport absolument et rigoureusement nécessaire. On peut préférer l'erreur à la vérité pour des motifs d'intérêt ; celui qui refuserait en principe à la vérité son caractère nécessaire serait un monstre logiquement parlant, personne n'hésiterait à le taxer de fou. Cette nécessité s'accompagne chez les grands esprits d'un sentiment de beauté, de parfaite lucidité ; Poincaré écrivait dans sa langue admirable : « Pour chercher la » vérité, il faut être indépendant, tout-à-fait indépendant. Si » nous voulons agir, au contraire, si nous voulons être forts, » il faut que nous soyons unis. Voilà pourquoi plusieurs » d'entre nous s'effraient de la vérité ; ils la considèrent » comme une cause de faiblesse. Et pourtant il ne faut pas » avoir peur de la vérité car elle seule est belle » (1).

Sans doute la vérité peut faire souffrir, comme tout dépouil-

(1) *La valeur de la science*, p. 2.

lement — et surtout celui du préjugé —, mais elle seule possède en fin de compte la nécessité rigoureuse qui n'est pas autre chose que l'entière pureté de l'esprit.

Mais quel sera le critère de la nécessité logique ? Ce sera la possibilité de former de longues chaînes de raisonnement dont chaque anneau est lié étroitement au précédent sans qu'il soit possible d'y découvrir de contradiction ; *la non-contradiction est donc le critère de la nécessité développée*. Les relations fondamentales sont nécessaires par évidence immédiate, toutes les autres sont nécessaires en vertu des rapports qui les unissent aux précédentes de proche en proche jusqu'aux fondamentales, à supposer que chaque terme reste identique à lui-même, qu'il n'intervienne aucun changement dans leurs positions respectives ; du reste cela va de soi puisqu'il n'intervient aucune notion de temps et que nous nous supposons dans l'abstrait.

Si l'on voulait donner à cette propriété de la relation vraie une caractéristique positive, nous substituerions à la non-contradiction l'idée de cohérence.

Jusqu'à présent nous avons vu que *la vérité consiste dans un système de relations nécessaires respectant le principe de non-contradiction ou de cohérence*.

Mais il nous reste à définir une dernière propriété de l'idée vraie, à savoir son *universalité*. Cette dernière notion a soulevé des discussions importantes ces dernières années ; aussi convient-il de la serrer de près pour éviter les confusions. La vérité est universelle en droit, c'est-à-dire qu'elle est vraie pour toute intelligence capable de la comprendre ; reprenons l'exemple de notre implication :

Si  $a$  implique  $b$   
 si  $b$     »     $c$   
 alors  $a$  implique  $c$

Aussitôt qu'un esprit sera capable de s'élever à la puissance d'abstraction nécessaire à l'intelligibilité de cette relation, il sera contraint de l'estimer vraie.

Autrement dit une relation doit être universellement valable *en droit* pour être vraie. On nous objectera que certaines erreurs ont été universellement admises, celle de Ptolémée pendant des siècles par exemple, qu'aujourd'hui encore certaines erreurs sont universelles ; mais il s'agit dans ces cas d'une universalité de fait et non de droit. En effet la première — ou universalité logique — diffère profondément de la seconde — ou universalité sociologique. Celle-ci est temporelle, elle existe à un moment donné du temps et de l'espace, tandis que *l'universalité logique est intemporelle*. Ainsi une relation nécessaire est déclarée vraie parce qu'elle est supposée vraie pour toute intelligence à n'importe quel moment du temps et à n'importe quel point de l'espace.

Il faut admettre que cette notion d'universalité logique est difficile à bien comprendre, car lorsqu'on parle d'universalité on entend généralement par là un fait, celui du *consentement universel*. Serrons donc la chose de plus près encore. L'universalité sociologique implique l'accord de tous les individus, l'acquiescement de chacun à une notion particulière. Or en fait aucune vérité, pas même le principe de contradiction, n'est universelle ; les Papous ne sont pas les seuls à l'ignorer, on pourrait trouver des gens de cette espèce en Europe — et même plus qu'on ne pense.

A ce taux, les superstitions et les préjugés seraient plus vrais que les vérités scientifiques les mieux établies parce qu'infiniment plus répandues en fait ; ainsi la notion d'universalité logique ne saurait être confondue avec elle. Mais alors comment l'expliquer ? Il faut admettre que les rapports sociaux sont de deux sortes : les uns fondés sur la division du travail et sur l'intérêt, aboutissant à une organisation parfaite et mécanisée, constituent la « société de commerce » ; les autres, dont l'universalité logique est précisément un aspect, fondés sur la communauté où les hommes se considèrent comme des frères, comme les « fils d'un même Père », fondent la « société de religion » (1). Il y a sans doute là

(1) Pour plus ample informé, voir *Revue philosophique*, Janv.-fév. 1919, p. 151.

quelque chose qui surprendra le lecteur et qui nous a longtemps effrayé. N'introduisez-vous pas un élément suprasocial au sens courant du mot, nous objectera-t-on ? Oui sans doute, mais cet élément reste intelligible et n'est pas suprasocial « en ce sens que la valeur sociale par excellence » est précisément cette idée de la communauté parfaite, de l'identité des personnes et que probablement il n'y a point d'autre à priori, point d'autre norme qui puisse s'ajouter aux données expérientielles. Cela d'ailleurs suffit » (1).

*En un mot, la vérité normative est un système de relations nécessaires d'une nécessité conforme au principe de non-contradiction, et universelles d'une universalité logique conçue sur le type de la société de religion.*

Mais les vérités particulières, même les plus générales, à l'exclusion de cette vérité formelle bien entendu, contiennent toujours quelque chose de plus, une matière, même lorsqu'elles revêtent la forme la plus abstraite imaginable. C'est là ce que nous développerons tout au long ; une analyse serrée révèle dans toute vérité particulière un élément qui n'est pas à priori mais issu de l'intuition soit interne soit externe ; le binôme de Newton par exemple implique une intuition numérique, la conservation de l'énergie une donnée externe, la croyance en Dieu un sentiment, etc.

Par là même la vérité formelle est en quelque sorte *limitée* ; elle perd de sa rigueur par son application à l'expérience. La nécessité des vérités particulières est une nécessité plus obscure comme en mathématique, une nécessité qui ne présente pas la limpidité parfaite de la nécessité rigoureusement logique ; en morale, par exemple, cette nécessité n'est plus qu'une obligation qu'on peut violer pour des motifs intéressés, bien qu'elle s'impose avec force. L'universalité à son tour n'est plus l'universalité exclusivement logique dont nous parlions tout à l'heure ; celle-là tend vers celle-ci sans jamais se confondre absolument avec elle. En un mot, la vérité se « dégrade », elle perd la limpidité idéale du concept

(1) Citation d'une lettre de M. André Lalande.

transcendant. Ainsi se forme une sorte de concept intermédiaire entre l'idée normative de vérité et les vérités particulières.

\*  
\*      \*

Si de la vérité formelle nous passons aux *vérités particulières*, nous constaterons que le contenu de l'idée vraie ne constitue pas une matière homogène, mais que celle-ci varie, qu'elle est formée de groupes différents qu'on peut classer. Donnons un exemple : le binôme de Newton, le principe de Carnot, la loi de sélection naturelle, la croyance en Dieu appartiennent chacune à des classes particulières de vérités : mathématiques, physique, biologie, religion ; nous désignerons par le mot *fonction* les usages divers du mot vérité, l'application qui peut en être faite aux principaux groupes de matière ; on peut constater trois grandes fonctions de l'idée de vérité ; en effet on emploie ce mot dans un sens scientifique, éthico-religieux et philosophique ; par suite, nous distinguerons trois fonctions de l'idée de vérité, étant bien entendu qu'il ne s'agit pas de trois vérités mais de trois usages du mot, usages très différents : *pour chacune des fonctions l'idée de vérité doit être envisagée à l'exclusion des deux autres* ; bien des confusions et bien des discussions stériles ont pour cause l'erreur de méthode qui consiste à confondre ces trois domaines.

Pour déterminer la fonction scientifique de l'idée de vérité, il faut décomposer la résultante en ses composantes ; en effet la méthodologie nous apprend que chaque science étudie certaines relations nettement définies. Les mathématiques par exemple ont pour tâche d'énoncer toutes les lois du nombre, la biologie celles de la vie organique, etc. Ainsi la vérité d'une science ne portera jamais que sur les relations propres à cette science, sur celles qui la distinguent des autres. Il est frappant de voir à quel point le mathématicien, le physicien, le biologiste ont une mentalité propre ; l'un ne



raisonne pas comme l'autre. En outre, chaque science a ses méthodes, ses postulats, ses types de formules. Cela paraît élémentaire et pourtant les méprises sont quotidiennes sur ce point : ne voyons-nous pas en effet les débutants confondre constamment les formules quantitatives de la physique avec des vérités purement mathématiques ? calculer l'erreur avec un nombre de décimales qu'il est impossible de vérifier au laboratoire ? Lorsque certains physiologistes, parfois même des physiciens, réduisent le psychique à des mouvements moléculaires du système nerveux, ne commettent-ils pas une erreur de ce genre ? N'appliquent-ils pas mécaniquement, sous la pression des habitudes acquises, la vérité d'un système clos à des éléments qui lui sont extérieurs ? En un mot *la vérité de chaque science est la vérité d'un système clos* ; il conviendrait donc de poursuivre avec des méthodes positives l'œuvre commencée par Auguste Comte, d'examiner chaque science pour soi, de dégager ses postulats, de caractériser son genre de vérité ; ce problème immense nous dépasse ; esquissons simplement à titre exemplaire deux systèmes clos, celui de la logique et celui des mathématiques.

*Logique.* — La logique s'efforce de dégager les jugements vrais des jugements faux, de définir les conditions dans lesquelles un jugement est conforme ou non aux exigences de la norme posée plus haut ; elle s'efforce de classer les jugements. La logique classique énonçait les propriétés des jugements puis celles de leurs combinaisons ou raisonnements ; la logistique est un effort de simplification, elle transforme l'appareil de l'ancienne logique tout en la rendant plus exacte et plus féconde, en permettant une analyse plus rigoureuse des relations vraies. Mais la matière même qu'elle élabore, la multiplicité des relations qu'elle construit, d'où lui vient-elle ? Remarquons que ni la logique ni la logistique ne peuvent « inventer » les jugements ; ceux-ci leur sont fournis par une Pensée créatrice dont l'étude ressortit à la psychologie et non à la logique ; seulement cette construction

est purement schématique, dépouillée de tout caractère concret ; la Pensée fournit des symboles élémentaires et les relations fondamentales que le logicien définit et combine.

Leibniz caractérisait la vérité d'un jugement par sa formule célèbre : « Prædicatum inest subjecto » ; autrement dit le rapport du prédicat au sujet est entièrement réductible à un rapport d'identité ; il espérait par là ramener tous les rapports logiques à la loi d'identité :

$$A = A$$

Les grands travaux entrepris par ses disciples n'ont pas entièrement confirmé l'hypothèse du maître ; les relations logiques semblent aujourd'hui plus complexes qu'elles n'apparaissent à Leibniz. Mais on s'efforce d'énumérer rigoureusement l'ensemble des jugements corrects avec un appareil très savant et aussi rigoureusement déductif que possible. Ainsi les jugements et leurs combinaisons sont des constructions de la pensée, leur vérité dépend de leur conformité avec l'idée normative de vérité ; en un mot *ces relations constituent l'ensemble des relations nécessaires et universelles que la pensée peut créer.*

*Mathématiques.* — Lorsqu'on aborde le problème de la vérité mathématique, il faut soigneusement distinguer l'analyse de la géométrie. L'analyse est la science des relations entre les nombres indépendamment de toute notion spatiale. Les premiers logisticiens ont cru pouvoir déduire la définition du nombre des relations simplement logiques ; l'effort qu'ils ont fait est demeuré sans résultat ; Poincaré s'est plu à en montrer la stérilité. La seule définition possible du nombre est une définition par postulat qui se borne à « caractériser » le nombre mais ne le définit pas à strictement parler (1). Ainsi le nombre est une donnée première, une intuition irréductible aux relations simplement logiques. Poincaré distingue « l'intuition du nombre pur » de tout autre espèce d'intuition. « Dans l'analyse d'aujourd'hui, écrit-il,

(1) Arnold REYMOND, *Logique et mathématiques*, p. 177.



quand on veut se donner la peine d'être rigoureux, il n'y a plus que des syllogismes ou des appels à cette intuition du nombre pur, la seule qui ne puisse nous tromper » (1).

Ensuite, sous la pression de cette intuition, les relations logiques se spécialisent en quelque sorte ; nous voyons apparaître au cours des constructions de l'analyse des formes de raisonnement telles que le raisonnement par récurrence et l'induction mathématique, qui constituent des formes spécialement adaptées aux exigences du calcul. Enfin la notion d'« infini » contenue en germe dans la construction même des nombres, prend une place de plus en plus importante dans les mathématiques supérieures : or cette notion d'infini n'est pas réductible à un simple processus logique.

Ainsi l'analyse consiste dans une application des relations logiques à l'intuition du nombre ; nous voyons surgir à côté de la pensée purement conceptuelle une pensée mathématique ; mais il reste entendu que cette pensée ne saurait enfreindre les lois de la logique qui en commandent le développement ; à cette condition seulement on peut parler d'une « vérité mathématique ».

Si de l'analyse nous passons à la géométrie, nous constaterons un processus identique : les relations spécifiquement géométriques sont liées à une intuition spatiale cette fois ; le géomètre construit un espace idéal où les figures sont censées parfaitement exactes (2) ; à cette intuition nouvelle il applique les lois de l'analyse. La vérité de la géométrie consistera dans la parfaite adéquation du raisonnement analytique avec l'intuition spatiale.

On pourrait ainsi analyser chaque science de proche en proche, déterminer son « *proprium quid* » puis montrer que sa vérité consiste dans l'application d'un processus logico-mathématique à ses données propres.

Ces deux exemples vont nous permettre de définir plus exactement la vérité scientifique. Tout d'abord quel que soit

(1) *La valeur de la science*, p. 22.

(2) Henri POINCARÉ, *La science et l'hypothèse*, p. 90.

le système clos dont il s'agisse, la vérité consiste dans une fusion harmonieuse de l'élément logique et de l'élément intuitif; elle dépend d'une exacte application des lois logiques étendues, enrichies, subtilisées, à cette matière intuitive. La notion de vérité scientifique suppose *une pénétration de la logique jusqu'aux replis les plus obscurs de l'intuition*; il n'y a pas de vérité hormis cette condition. Ainsi « on » marche, écrit M. Lalande, dans le sens d'une assimilation » des choses aux esprits, comme dans le sens d'une assimilation des choses entre elles. Voyez combien il y a moins » de réalité matérielle, distincte de la pensée, dans la physique ou la chimie modernes que dans celles des péripatéticiens » (1).

Mais la vérité scientifique présente un caractère plus remarquable encore, je dirais volontiers plus admirable, celui d'être réductible à des relations quantitatives: c'est là le sens de cette thèse banale aujourd'hui: la science s'arithmétise. Nous constatons en effet que plus une science s'arithmétise plus elle devient précise et rigoureuse; les progrès gigantesques de la science moderne, de la physique, de la chimie, même de la biologie, sont intimément liés au développement des mathématiques.

Mais à cela on peut faire deux objections; tout d'abord certaines lois, comme celle de la vie et de la mort en biologie, semblent échapper à la forme mathématique; aujourd'hui c'est vrai, mais qui nous dit que plus tard nous ne parviendrons pas à lui donner une forme quantitative? Ensuite, certaines sciences telles que la psychologie, l'histoire s'arithmétiseront-elles jamais? Certains fanatiques — car il y a des fanatiques partout, même parmi les savants — rétorqueront que oui. En ce qui nous concerne, jusqu'à preuve convaincante du contraire, nous croyons que non, que la sensation est la limite dernière du calcul. Que peut-on conclure de là? la non-validité de l'idéal mathématique?

(1) Extrait d'une lettre privée.

Non, mais que ces prétendues sciences ne sont que des demi-sciences, une sorte d'intermédiaire entre la science et la philosophie.

En un mot la fonction scientifique de l'idée de vérité consiste dans l'extension des mathématiques aux diverses sciences, chacune étant d'abord considérée comme un système clos puis rattachée quantitativement aux autres.

Seulement il faut reconnaître que la science actuelle est bien loin de présenter cette unité idéale ; en effet la vérité scientifique est un idéal, un *concept-limite* vers lequel la recherche doit tendre constamment sans jamais l'atteindre ni le réaliser parfaitement ; insistons bien là-dessus : *c'est une limite située à l'infini de notre horizon intellectuel*. Or n'est-ce pas ce qui fait l'incomparable beauté de la recherche scientifique que cette « marche à l'étoile » ?

\*  
\*      \*

On applique l'idée de vérité au domaine éthico-religieux dans le langage courant ; cependant plusieurs penseurs modernes protestent contre cet emploi du mot vérité qu'ils prétendent abusif. Pour eux, les croyances éthico-religieuses sont subjectives et individuelles. Mais est-il vrai que toutes les croyances éthico-religieuses se valent ? que l'on puisse — par paresse sinon par mauvaise volonté — dire avec Lucrèce :

Quare religio pedibus subjecta vicissim,  
Obteritur, nos exæquat victoria cælo ?

Cette assimilation de toutes les croyances à des superstitions n'est qu'une mauvaise plaisanterie.

Considérons donc les choses de plus près. Ce qui forme la matière de toute doctrine éthico-religieuse ce sont les jugements de valeur ; il s'y mêle toujours des jugements de fait mais ceux-ci doivent être traités séparément. Ainsi la matière propre au domaine éthico-religieux c'est la valeur ; nous dirons donc qu'à la source de toute vérité morale ou

religieuse, se trouve une *intuition de valeur*, pour conserver une certaine similitude entre les fonctions scientifique et éthico-religieuse de la vérité. Mais qu'est-ce que la valeur ? C'est l'expression objective d'un besoin ; j'ai faim, un morceau de pain est placé devant moi : ce pain prend de la valeur pour moi ; ainsi la valeur est la signification que prend un objet matériel ou idéal par rapport à un besoin ; par suite à son origine même la valeur est subjective, on ne pourra jamais la traiter comme un fait car elle comporte toujours de l'irréalisé, une part de possibilité inhérente à sa définition même.

Cependant elle comporte un élément objectif. Revenons à notre morceau de pain ; sans doute tous les appétits ne seront pas satisfaits par la même quantité de pain : il y a du plus et du moins dans la valeur. Cependant il existe une certaine valeur moyenne qui s'exprime dans le coût de la livre de pain ; celui-ci exprime la valeur moyenne du pain. Seulement il y a autant de valeurs que de besoins : organiques, économiques, sociales, esthétiques, intellectuelles, etc. Or si nous considérons attentivement l'histoire des mœurs et des religions, nous constatons que les valeurs morales et religieuses ont plus de fixité qu'on ne veut bien le dire. Là aussi nous retrouvons des valeurs moyennes, comme dans le cas des valeurs économiques ; pour une société, pour une Eglise un certain concept de valeur répond à un besoin donné ; par exemple dans toute l'histoire de l'Eglise nous constatons que la personnalité morale du Christ représente une certaine valeur relativement stable. Ce sont précisément *ces concepts éthico-religieux de valeur qui expriment ce qu'il y a de communicable et de social dans le besoin*, alors même que le besoin en soi est strictement subjectif.

Ensuite nous constatons que certaines valeurs tendent à s'affirmer ; il y a des valeurs acquises ; ainsi l'idée de la valeur de la personne humaine est une valeur acquise qui se retrouve dans toutes les législations des sociétés arrivées à un certain stade de développement. Ici une distinction

s'impose à qui veut éviter les malentendus ; une valeur peut être reconnue par la société sans être réalisée : la guerre offre une multitude d'exemples de ce genre ; autrement dit, ici comme pour la notion d'universalité, il faut *distinguer* entre le fait et le droit, *la valeur reconnue et la valeur pratiquée*, la valeur fonction de connaissance et la valeur principe d'action ; une valeur relativement à l'action est simplement bonne ou mauvaise, utile ou nuisible, tandis que relativement à sa reconnaissance, *la valeur implique la légitimité d'une croyance portant sur elle* ; or qui dit légitimité dit vérité.

C'est bien ce que des penseurs comme Leibnitz et Kant ont plus ou moins admis ; l'idée de *loi morale* exprime cette objectivité de la valeur conçue comme une relation de raison à conséquence, universelle et nécessaire ; seulement elle est relative comme toute vérité particulière, relative tout d'abord à la plus ou moins grande profondeur de l'intuition, relative ensuite au degré de rigueur logique réalisée dans la tractation du concept.

Quels sont les caractères spécifiques de la vérité morale ? Tout d'abord les lois morales impliquent une relation de moyen à fin et non de cause à effet ; elles expriment *un rapport téléologique* et non causal ; quant à la vérité de la fin elle-même, elle constitue la clef de voûte de l'édifice, la valeur hiérarchiquement supérieure aux autres.

Ensuite, quoi qu'en pense Höffding, ce n'est pas dans la notion d'identité ni d'équivalence qu'il faut chercher le critère de la vérité morale ; on s'exposerait de la sorte à de dangereuses méprises et à une assimilation factice de la vérité morale à la vérité scientifique ; le seul critère possible est celui de *permanence* ; les croyances portant sur la légitimité de certaines valeurs sont vraies dans la mesure où leur contenu ne s'altère pas au point de compromettre la permanence de la croyance elle-même ; les valeurs permanentes dans le développement des sociétés, celles qui toujours cherchent leur expression légitime, sont seules vraies. Enfin

— et nous insistons là-dessus — la vérité morale et religieuse exige un assouplissement considérable de l'appareil logique, car l'intuition joue un rôle beaucoup plus important et durable pour les concepts de valeur que pour ceux portant sur des faits ; elle présente une subtilité et une complexité sur laquelle on ne saurait trop insister.

Envisagée sous cet angle très défini, on nous accordera la vérité des croyances morales, mais il n'en va pas de même pour la vérité religieuse ; tout en reconnaissant l'existence de valeurs religieuses, on leur refusera le caractère de vérité. Cependant il apparaît très clairement, pour peu qu'on s'astreigne à un effort de concentration très intense, que l'intuition religieuse elle aussi dépend d'un concept de permanence. Il ne s'agit plus ici d'une permanence dans le temps mais d'une *permanence supra-temporelle*. Le mysticisme en est une illustration frappante : n'est-ce pas l'obsession de tous les mystiques de Plotin à Pascal, que cette unité parfaite, supérieure au plan des faits, et à la durée elle-même ? Or c'est le propre de la religion que la personification de cet idéal dans un Dieu, dans un être premier et éternel, suivant ces beaux vers de Lamartine :

« Seul je suis ! hors de moi rien ne peut subsister.  
» L'homme cessa de croire, il cessa d'exister ».

La foi dans la vérité morale conduit inévitablement les âmes profondes à cette croyance fondamentale ; on attribue à ces vérités morales une permanence intemporelle et figurative de l'absolu.

« L'homme ne voit pas Dieu, mais peut aller à lui,  
» En suivant la clarté du bien, toujours présente ».

écrivait Victor Hugo dans les *Contemplations*.

Envisagée sous cet angle, la notion de vérité religieuse devient intelligible ; elle représente l'effort constamment renouvelé d'intemporaliser la valeur, de l'hypostasier en quelque sorte ; toute attitude religieuse qui se déclare plus vraie



que telle autre — je ne dis pas meilleure — doit subir cette épreuve ; un œil exercé aura vite fait de discerner l'incohérence ou la naïveté d'une conception religieuse à mesure qu'il la dépouillera de ses caractères concrets et de ses symboles.

Citons un exemple : le passage de la notion d'individu à celle de personnalité. La personnalité n'est plus seulement une certaine unité psychique mais une unité morale ; le croyant la considère comme le foyer des valeurs et finit par lui attribuer une permanence supérieure au temps dans la croyance à l'immortalité de l'âme ; cette dernière croyance est l'un des types les plus frappants du processus religieux normal. N'oublions pas que ces croyances sont forcément vagues et sujettes à des déformations nombreuses de la part des esprits simples, car nous avons dépassé les limites de l'expérience elle-même, nous postulons la permanence de ce qui nous paraît essentiel en soi.

Mais, nous objectera-t-on, cet effort de dépasser la durée peut-il se réaliser dans une religion historique donnée ? A cela nous répondrons négativement, car nous visons à de l'intemporel tout en restant dans le temps. Par conséquent le concept global de vérité éthico-religieuse apparaît *comme la limite de toute conception particulière*, limite marquant la direction dans laquelle le processus religieux se poursuivra indéfiniment, en s'exprimant de son mieux au moyen de symboles et de métaphores. Ainsi la vérité-limite des conceptions éthico-religieuses est en quelque sorte extérieure à la série même des conceptions particulières ; nous dirons dans le langage des mathématiciens qu'elle est un *élément d'accumulation*, sauf qu'elle n'a rien de la vérité mathématique.

\*  
\*      \*

L'idée d'une vérité absolue, traquée partout et expulsée de tous les domaines de la connaissance, s'est pendant longtemps réfugiée dans la philosophie ; les grands métaphy-

siciens de l'antiquité, ceux ensuite de la Renaissance et du Romantisme ont âprement cru dans une vérité définitive ; cette tendance est spécialement sensible dans la philosophie de Hegel qui inspirait à Schopenhauer une espèce de dégoût.

Or la grande conquête de la spéculation moderne consiste dans la négation de toute vérité absolue de fait ; celle-ci n'existe nulle part car elle supposerait une connaissance définitive et achevée qui n'existe pas plus en morale et en religion qu'en science ; tout est relatif, tel est le dernier mot de la sagesse. Mais cela signifie-t-il que la philosophie « ne vaille pas une heure de peine » ? Nous allons montrer que cela n'est pas le cas.

La notion d'absolu comme celle d'infini ne saurait être qu'une forme de la pensée humaine ; elle suppose pour être applicable une distinction principielle entre le réel et l'idéal, le fait et le droit. Jusqu'à présent nous avons vu qu'il existait des vérités concrètes particulières, reconnaissables à certains caractères précis, mais que la vérité générale n'est qu'un concept-limite, un idéal vers lequel tend la recherche. Ici l'absolu ne consiste plus dans un fait mais dans une certaine orientation de la pensée ; autrement dit c'est un absolu de vocation et non de fait, *une limite vers laquelle tend l'activité infinie de la pensée*. Autrement dit, toutes les vérités particulières tendent vers la forme idéale que nous nous sommes efforcés de dégager, mais aucune ne saurait jamais l'exprimer rigoureusement. Toute vérité particulière n'est par rapport à la vérité idéale qu'une vérité approchée.

Il y a une analogie très marquée entre cette conception relativiste de la vérité et la notion de limite en mathématique. Une variable  $x$  tend vers une limite  $a$  si la différence  $x-a$  finit par devenir et par rester plus petite que toute quantité  $\alpha$  fixée à l'avance, quelque petite que soit celle-ci ; je puis supposer que la variable devienne plus petite que  $\alpha$  mais je n'ai jamais le droit de dire qu'elle est à un moment donné de son développement plus petite que toute quantité, car je



puis toujours imaginer une quantité plus petite que cette dernière d'une fraction d'unité. Il en va de même pour le concept de vérité ; aucune vérité particulière ne saurait jamais être ramenée à la vérité normative car celle-là ne porte que sur un ensemble de relations dont le rapport à d'autres relations encore inconnues pourrait modifier la structure ; l'absolu impliquerait l'ensemble de toutes les relations vraies, or cet ensemble n'est jamais qu'un ensemble relatif, le tout étant lui aussi une limite. Autrement dit, *notre esprit préfigure sous une forme conceptuelle le résultat formel d'une opération qu'il ne pourra jamais achever.*

Dès lors la philosophie ne consistera plus à édifier un système définitif mais des systèmes provisoires qui rendent de mieux en mieux compte de l'ensemble des relations vraies fournies par la science, la morale et la religion ; les recherches de détail qui se multiplient, vu la prodigieuse complexité de tous les problèmes, créeraient une sorte de polarisation du savoir, si le philosophe ne s'appliquait constamment à réunir ce que la recherche méthodique et spécialisée sépare. Ces synthèses successives et approchées sont le point de départ de toute une systématisation plus ou moins vaste, plus ou moins profonde, où les éléments sont groupés suivant un plan qui définit chaque système ; chacun d'eux représente un effort plus ou moins profond et réussi. La critique aidant, il se forme petit à petit une vérité philosophique ; elle est semblable à ces couches de sédimentation qui se déposent sur le lit des fleuves et forment à la longue des marnes résistantes. La pensée philosophique semble au profane un « éternel recommencement » ; mais plus on la serre de près, plus on est frappé de constater le nombre croissant des vérités acquises. Nous nous bornons à citer ce fait sans le développer davantage, faute de place. Puis nous constatons certains éléments permanents, formes générales de la pensée, qui changent de sens mais se modifient par amplification et non par destruction. Ce sont en quelque

sorte les catégories supérieures de l'esprit humain, celles qui servent de cadre à la métaphysique.

Avec cela il reste bien entendu que cette vérité philosophique est relative et même doublement relative puisqu'elle est une fonction de fonction, puisque ses progrès dépendent des progrès de la connaissance tout entière ; en elle se vérifie avec plus de force encore notre thèse : *La vérité au sens global est une limite.*

Mais il est temps de conclure. Si l'on veut exprimer à la fois les ressemblances et les différences entre la fonction scientifique et les deux autres, il semble utile de recourir à l'hypothèse que voici, inventée par Kant et développée par Boutroux (1) : *la distinction entre la raison (Vernunft) et l'entendement (Verstand)*. L'entendement est le lieu des vérités scientifiques, il exprime avant tout une exigence de pensée mathématique, il tend vers une forme quantitative de la vérité. La raison est l'expression d'un besoin d'ordre et d'organisation plus souple et plus subtil que l'entendement, elle est avant tout un principe d'unification et d'organisation dans la tractation des matières échappant aux prises de la quantité ; elle représente pour les régions les plus hautes du savoir un idéal d'unité prodigieusement abstrait, entraînant un renoncement total à l'image et à la forme concrète, une spéculation très lente et très attentive sur les valeurs, ainsi que sur la relation des valeurs aux faits, jusqu'au point où s'établit intérieurement ce sentiment de pureté et d'entière sécurité qui caractérise la vue rationnelle des choses.

Ce qui nous frappe peu à peu, ce qui caractérise à la fois la raison et l'entendement, c'est précisément *la notion d'harmonie* ; l'harmonie sous sa forme mathématique, morale, religieuse et métaphysique est ce qu'il y a d'actuel dans l'idée de vérité, le seul élément absolument objectif et invariable qui est à la fois l'expression d'une réalité stable et

(1) Voir spécialement : *De la contingence des lois de la nature*, p. 156.

d'un progrès. N'est-ce pas là le sens de ces beaux vers de Sully-Prudhomme par lesquels nous concluons ?

Telle est la loi du monde. Une vertu l'obsède  
Et l'emporte à son but ; chaque enfant de la nuit,  
Laissant plus bas que soi l'échelon qui précède,  
Lève plus haut son front vers l'échelon qui suit.

. . . . .

Platon, l'adulateur des types immobiles,  
Ne sent pas aspirer la vie à l'idéal.  
Non ! L'idéal n'est point une immuable idole  
Assise dans l'ennui des stériles sommets ;  
Il n'est pas le ciel mort, mais l'aigle qui s'envole  
Poursuit sa propre force et ne l'atteint jamais.

JEAN DE LA HARPE.

---